

# Introduction

---

L'article de Alejandro Dagfal « La psychanalyse à l'intérieur de la psychologie : les avatars du projet de D. Lagache », paru dans *Essaim*, n° 9, a suscité une « Réponse » de la part des filles de Daniel Lagache. Cet article présente à nos yeux l'intérêt d'apporter un éclairage sur les circonstances de l'entrée de la psychologie à l'université. Nous constatons qu'hormis la rectification sur l'origine non juive de la mère de D. Lagache, la « Réponse » ne récuse aucun des documents avancés par A. Dagfal. Conformément à l'usage, nous avons donné à l'auteur la possibilité de répondre à son tour. Par ailleurs, la « Réponse » ayant circulé dans l'université avant même de nous parvenir, Élisabeth Roudinesco en a pris connaissance et a souhaité y répondre.

Nous pensons que cette polémique, à laquelle Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis notamment ont pris part, révèle une fois de plus les relations ambiguës qu'entretiennent la psychanalyse et la psychologie. Un véritable débat sur ce sujet ne serait pas mal venu, en particulier pour rappeler que la psychanalyse ne fait pas partie des psychothérapies dont la référence demeure « l'unité de la psychologie ».

Le comité de rédaction

**Réponse de Mariel Girard, Catherine Savoye, Élisabeth Lagache et Agnès Lagache, filles de Daniel Lagache, à l'article de A. Dagfal, « La psychanalyse à l'intérieur de la psychologie : les avatars du projet de D. Lagache », paru dans le numéro 9 de la revue *Essaim*, printemps 2002**

L'article d'Alejandro Dagfal appelle de notre part une réponse. Il nous apparaît étranger à un éclairage historique des idées.

*Des jugements historiques aberrants*

Éléments biographiques

Tout d'abord, la mère de D. Lagache, Marthe Brieu, n'était pas d'origine juive, comme l'avance Dagfal, mais d'une famille française, parisienne et catholique.

D. Lagache a épousé en premières noces Hélène Gorodiche, fille d'une famille d'intellectuels juifs, avec laquelle il n'a jamais cessé d'avoir les meilleurs rapports. Pendant la guerre, il a donc dû protéger sa famille et sa belle-famille. Les filles de Lagache ont été baptisées hâtivement en 1941 à l'âge de 8 et 2 ans et les deux aînées cachées dans un pensionnat religieux pour les protéger des lois racistes de l'époque. L'aînée, Mariel, fut hébergée à Mazalibrán chez Canguilhem, fin 1942, après la mort de sa mère.

Enfin, ni Lagache ni Anzieu n'ont jamais prétendu faire du premier un héros : les « petites choses », comme disait Lagache, qu'il avait faites pour des amis juifs, il ne pensait pas devoir les revendiquer, dans le respect de ceux qui avaient fait beaucoup plus.

L'intérêt pour la pensée allemande

Pourquoi souligner l'intérêt de Lagache pour la pensée allemande ? Cet intérêt était partagé par l'ensemble des intellectuels. *L'Être et le néant* fut publié par Sartre chez Gallimard en 1943. L'Allemagne de Lagache était, comme pour beaucoup d'autres, celle de Thomas Mann par exemple, un de ses auteurs préférés, celle que Freud aimait lui aussi. Un historien qui laisse entendre que l'intérêt intellectuel des Français pour la culture allemande peut amener à des sentiments pro-allemands pendant la guerre commet un contresens radical.

L'enfance délinquante, la psychologie et l'orientation professionnelle

Sur ce sujet également, le contexte historique absent ou erroné donne aux éléments invoqués un sens faux.

La tâche entreprise par beaucoup d'hommes et de femmes, et à laquelle Lagache a contribué, est une œuvre de longue haleine entreprise avant la guerre, poursuivie pendant et après : il ne s'agit nullement de former ou recruter des citoyens ou soldats modèles comme l'auteur l'affirme ; il s'agit bien au contraire d'arracher l'enfance en difficulté au redressement (et aux maisons du même nom), à la discipline coercitive et aveugle de l'autoritarisme traditionnel pour la faire rentrer dans l'approche psychologique et clinique.

De plus, la profession de psychologue ou d'orientateur, dont l'auteur de l'article parle avec une vertueuse répugnance, n'existait pas à l'époque. C'était introduire dans le tissu social des instruments d'humanisation et de respect des personnes qui se substitueraient aussi aux méthodes autoritaires ou au pur déterminisme social que le choix éclairé d'une profession pouvait modérer ; Lagache remarquait lui-même avec ironie que l'on faisait toujours « de la psychologie » dans la communication avec les enfants et les adolescents ; autant valait alors le faire avec conscience et scientificité !

Lagache a expliqué sans ambiguïté possible qu'il n'entendait faire des tests qu'un usage *clinique*, fournissant par exemple des indications sur les attitudes d'un sujet en situation d'examen, et précisé : « Nous rejetons (et cela vaut aussi bien pour les autres sources de données) l'emploi exclusif de toute technique spéciale ; nous le rejetons comme anti-clinique <sup>1</sup>. » On est très loin de la caricature d'une mécanique sélective et manipulatrice que laisse entendre l'article.

Nous renvoyons sur ce point comme sur celui du rôle de Lagache à Clermont-Ferrand pendant l'Occupation au témoignage de Madame Dominique Desanti. Son poids – historique – défait d'ailleurs la démarche de l'article de Dagfal dans son ensemble.

### *Méconnaissance des rapports psychologie/philosophie/psychanalyse au sein de l'Université*

Un spécialiste compétent serait à même de restituer les rapports exacts qui ont uni et séparé ces disciplines.

Il n'y a ainsi aucune « *paradoxe coïncidence* » à ce que Lagache remplace un anti-freudien à l'Université en 1937, car celle-ci à l'époque ne comportait pas de freudiens, et soit en même temps reçu à la SPP : l'Europe est

---

1. D. Lagache, *Psychologie clinique et délinquance juvénile*. Œuvres, tome I, 1946, p. 427.

en train de découvrir une psychanalyse encore très marginale et en balance avec les autres approches psychologiques, elles-mêmes suffisamment d'avant-garde pour l'époque.

Enseigner est un enjeu majeur, enseigner à l'Université le seul moyen démocratique de diffuser des connaissances et d'en rendre l'accès aisé. Lagache a contribué à faire exister la psychologie et la psychanalyse à l'Université, alors qu'elles n'étaient les bienvenues que dans les sections de philosophie des facultés des Lettres.

Le débat de l'époque est entre philosophie et psychologie, et non entre psychologie et psychanalyse, opposition bien plus tardive et plus locale qui ne peut pas prendre sens dans le contexte de l'époque.

C'est encore dans ce contexte qu'il faut comprendre le célèbre article de Canguilhem en 1956.

#### Des parti-pris scientifiques douteux

*L'unité de la psychologie* que l'on reproche tant à Lagache procède d'une volonté de dialogue et de critique scientifique systématiquement mécomprise, sur laquelle Lagache s'est cependant expliqué très clairement à de nombreuses reprises. La spécificité de la psychanalyse n'a jamais été mise en cause. Néanmoins, toute bonne science fonctionne en s'offrant à la critique, et cette critique est d'autant plus aiguë, donc d'autant plus féconde, qu'elle met aux prises des disciplines plus proches et des approches diverses des mêmes objets. Il semble donc évident et nécessaire à toute discipline intellectuelle bien comprise d'entretenir un vrai dialogue avec les disciplines voisines ou affines, comme en témoignent d'ailleurs les efforts actuels entrepris pour ouvrir l'échange entre les psychanalystes eux-mêmes comme entre la psychanalyse et d'autres disciplines des sciences humaines.

L'unité de la psychologie, c'était le pluralisme du dialogue entre disciplines voisines. À plus forte raison, il semblerait indispensable que les disciplines en charge de la psyché trouvent un intérêt commun à confronter leurs méthodes et leurs acquis, ne serait-ce d'ailleurs que pour mieux saisir les limites qui les distinguent et la consistance propre de chacune.

Devrait-on préférer une psychanalyse hallucinée par son propre domaine mental au dialogue qui est la norme de la rationalité scientifique ?

L'ensemble de l'article de Dagfal souffre par tous ces biais d'une méconnaissance patente des conditions historiques réelles et concrètes de la période qu'il évoque ; il semble placer les éléments qu'il relève sur le

fond de préjugés tout à fait contemporains et groupusculaires, leur donnant ainsi un sens qu'ils n'ont pas.

*Des procédés qui ne sont pas des arguments*

L'amalgame

Un étonnant amalgame est mis en place pour attribuer à Lagache des idées qu'il n'a pas. On forme une chaîne : Lagache travaillant dans un centre où il donne des cours, la revue *Enfance* qui parle de ces centres, un seul article de cette revue écrit par quelqu'un d'autre, et l'on prétend propager du début à la fin de cette chaîne une identité d'opinions, comme par une contagion miraculeuse. L'ampleur des citations du dernier maillon cache son absence radicale de rapport au premier.

Là encore, le témoignage de Madame Desanti fait justice de l'amalgame.

Un fantôme *ad hoc*

On convoque face à Lagache un fantôme *ad hoc* dont on fait le double héroïque de celui que l'on veut pétainiser. Il aurait fait allusion à la psychologie de Politzer « *sans le citer* » (p. 34), fait allusion aux idées politziennes « *sans les citer* » (p. 38), etc. Il faudrait comprendre que la raison de la supériorité de Politzer sur Lagache, pour Dagfal, n'est pas dans son travail sur les fondements de la psychologie publié en 1929, mais dans le fait qu'il fut fusillé par les Allemands.

Tout est possible selon ce procédé : l'historien a le pouvoir de compléter les blancs qu'il fabrique, en les remplissant par la connaissance supérieure des raisons cachées ou intentions secrètes des individus.

Des phrases affirmant rétrospectivement ce qu'on n'a pas pu démontrer

« *De retour à Strasbourg après la guerre, en 1945, Lagache fut convoqué par le ministère de l'Instruction publique pour rédiger un rapport sur l'organisation des études en psychologie. Cela montre qu'il ne fut nullement affecté par ses activités pendant Vichy* » (p. 40. *C'est nous qui soulignons.*)

« *À plus forte raison lorsque la mort héroïque de celui-ci lui rappellera ce qu'il avait fait et ce qu'il n'avait pas été* » (p. 39. *C'est nous qui soulignons.*)

On n'a pas pu montrer qu'il ait été « *fait* » quoi que ce soit quand il en était question dans le texte. On a même été obligé de dire qu'il « *n'a pas été collaborateur* ». Et pourtant, ce que l'on n'a pas pu montrer se trouve affirmé : les non-faits deviennent des faits.

*Ce qu'en pensent Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis, Daniel Widlöcher*

Jean Laplanche

D'une façon générale, je vous dirai qu'écrire sur quelqu'un, que ce soit quelques pages, un article ou une thèse, implique à mon sens une sympathie de départ pour la personne dont on parle, et une volonté de comprendre en profondeur ses idées.

Je ne vois rien de semblable dans l'article en question. L'argumentation ne porte jamais au fond, sur les idées, sur les projets de D. Lagache, sur son parcours intellectuel, ses filiations, etc.

Dans ce texte, je ne trouve rien qui relève vraiment de l'histoire des idées. En fait de travail intellectuel, il n'est guère de phrase qui ne cache un jugement de valeur. Les mots choisis inclinent tous en un seul sens : celui du dénigrement. Les procédés utilisés par l'auteur relèvent plus de l'insinuation, de l'amalgame, puis parfois de l'invective, que d'une étude rigoureuse.

Le sous-titre « la nuit des lâches » montre bien le détournement utilisé par l'auteur. Celui-ci reprend en gros titre – donc à son compte, mais sans le dire – une formule de Piéron (p. 36) dont rien ne prouve qu'il ait voulu l'appliquer à l'attitude civique de D. Lagache. De glissement en glissement, on traite Lagache de lâche, mais sans assumer l'insulte.

J.-B. Pontalis

L'article de Alejandro Dagfal est effectivement des plus tendancieux et rempli d'allusions extrêmement déplaisantes, notamment en ce qui concerne une supposée « affinité de Daniel Lagache avec la pensée germanique » (p. 34). Pour preuve, l'intérêt qu'a porté D. Lagache aux travaux de Jaspers et de Max Scheler ! Et presque tout est du même acabit.

Si un examen critique de la pensée de Daniel Lagache est assurément légitime, ce genre d'article – pire : une thèse – me paraît inacceptable.

P.-S. : Fausseté perfide de la note 28. Lagache, que je sache, a toujours favorisé la carrière universitaire d'Anzieu et de Laplanche. En ce qui me concerne, pendant les longues années où j'étais au CNRS, il n'a cessé de me soutenir avec une extrême bienveillance (il était mon directeur de recherche).

Daniel Widlöcher

Il s'agit dans l'ensemble d'un texte polémique compte tenu de la nature des arguments destinés à dénoncer toute prétention à une intégration

tion de la psychanalyse dans la psychologie et, à mon avis, surtout destinés à attaquer l'œuvre de Daniel Lagache.

Concernant ces attaques, je ne reviendrai pas sur quelques inexactitudes mais sur le fond de l'argumentation. Le but de l'auteur est de dépeindre un Lagache compromis dans la politique de Vichy, comme l'indique l'intitulé du paragraphe *Lagache et la nuit des lâches* qui relève d'une technique d'amalgame. Lagache, comme professeur d'université, a été amené à collaborer à un centre de formation d'orientateurs, formation qui n'était en soi nullement liée à une optique politique mais qui, comme tout à l'époque, a été « récupérée » par le gouvernement de Vichy. On pourrait en dire tout autant des enseignants qui ont exercé leur fonction entre 1940 et 1944, alors même que l'Éducation nationale était sous la coupe des pires intellectuels fascistes du régime. Presque rien n'est cité des textes ou des propos de Lagache alors que les propos des idéologues de l'époque sont utilisés sans qu'aucun lien direct ne soit démontré. La rénovation de la psychologie n'était pas dans l'esprit de la révolution nationale : celle-ci mettait en valeur des auteurs philosophes moralistes, et c'était dans une semi-clandestinité que l'on pouvait s'intéresser au développement de l'enfant, à une psychologie scientifique, aux œuvres d'Henri Wallon, toutes préoccupations qui ont clairement resurgi après la Libération.

Après 1945, on nous décrit un Lagache qui vire à l'américanisme, accusation tout aussi infamante dans l'esprit de l'auteur que la précédente. Pragmatisme, rêve américain sont amalgamés avec Hollywood et Coca-Cola !

*De l'analyse de l'inconscient à l'analyse de la conduite*, autre sous-chapitre, entend bien marquer un passage dans une perspective de linéarité que dément radicalement le simple examen des travaux de Daniel Lagache.

L'usage qui est fait du titre *La psychanalyse comme science exacte* se détourne complètement de la dimension paradoxale et quasi provocatrice que Lagache faisait de cette épithète, au moment même d'ailleurs où Lacan évoquait le rôle de la mathématique dans une perspective également fortement teintée de structuralisme.

### **En conclusion**

Lagache n'a jamais été ni ambigu ni obscur dans sa famille au sujet de la période de la guerre. Il n'a jamais caché les opinions anti-nazies qui concordent d'ailleurs avec le reste de sa pensée, il n'a jamais prétendu être un héros.

Il nous a raconté parfois comment il avait fait « passer la ligne » à des amis juifs, comment il allait, vers la fin de la guerre, « soigner le maquis », comment il lui est arrivé, avant le moment de passer la ligne, de cacher des juifs dans les salles d'hôpital où l'on soignait les typhiques et où, craintifs de cette affection, les Allemands ne mettaient jamais les pieds. De tout cela nous avons des souvenirs d'enfance, mais nous n'en avons jamais fait l'historiographie tant il est évident que l'intégrité de Lagache n'a jamais été mise en cause, ni pendant ni après la guerre, ni par ses ennemis mêmes, quels que soient les conflits inévitables qui se présentent sur la route d'un homme actif et en vue.

### **Témoignage de Madame Dominique Desanti**

J'ai lu l'article sur Daniel Lagache et constaté une fois de plus à quel point un passé non vécu se présente sous des couleurs crues qui faussent l'atmosphère.

Il se trouve qu'en 1943-1944, Desanti ayant été nommé au lycée de Vichy, je poursuivais mes études à la Faculté de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand. Daniel Lagache était mon professeur de psychologie en licence. Il apportait un contrepoison et une respiration dans cette atmosphère étouffante. Son cours nous enthousiasmait parce qu'il y traitait aussi de la psychanalyse. Or elle était classée parmi les « idéologies judéo-marxistes responsables de l'affaiblissement et donc de la défaite de la France ». Freud était généralement passé sous silence, sinon dénoncé comme un « dangereux charlatan ».

D'autre part, un concours très facile m'avait permis d'entrer au fameux « Centre de formation pour l'orientation et la sélection professionnelle » qui en effet dépendait du ministère de la Jeunesse du gouvernement Pétain. Ce stage donnait droit à une bourse modeste, mais surtout servait de paravent commode à plusieurs des étudiants qui se livraient à des activités clandestines : on bénéficiait d'une carte d'allure officielle fort utile pendant nos voyages hasardeux. Desanti et moi étions, entre autres, responsables à Clermont du MNCR (Mouvement national contre le racisme) qui s'occupait beaucoup de faux papiers et de mise à l'abri d'enfants et d'adultes juifs. Nous étions plusieurs au centre à utiliser ce label officiel pour paravent. Notamment Rose Verdet, sœur du poète André Verdet, responsable, lui, de plusieurs réseaux de Résistance armée et qui sera arrêté et déporté Résistant en février 1944 – (il est heureusement revenu).

Ce centre enseignait en effet des méthodes de tests (excepté le Rorschach), de classement des « tempéraments » par mensurations et autres



méthodes de ce type. Mais il comptait aussi parmi ses professeurs Daniel Lagache, qui donnait à l'approche psychologique une direction opposée. À ce Centre se trouvait liée, je ne sais comment, une organisation chargée de réinsérer des adolescents trouvés abandonnés sur les routes de l'exode.

Daniel Lagache a choisi une demi-douzaine parmi les stagiaires et, afin de leur enseigner les techniques, les attitudes, les écueils de l'entretien psychothérapeutique, il leur a accordé quelques mois d'initiation psychanalytique. J'ai figuré parmi les élus et ainsi j'ai pu comprendre autrement que par des livres ce qu'est la psychanalyse. Ainsi j'ai connu le professeur Lagache, non seulement par son cours mais dans son action de thérapeute. Il nous faisait également assister à la présentation des malades, à l'hôpital. Là son autorité maintenait la présence d'au moins un « illégal absolu », un psychiatre hongrois et juif, qu'il prétendait psychotique.

Ma troisième approche de lui fut plus « mondaine ». Les professeurs de la Faculté de Strasbourg s'invitaient mutuellement. Desanti et moi figurions à titre amical aux dîners d'André Lichnerowicz, qui deviendra une célébrité de la physique mathématique, et de Charles Ehresmann, professeur de mathématiques strasbourgeois.

Je puis témoigner que Lagache dans ses méthodes et sa conversation se montrait aux antipodes de l'esprit « révolution nationale ».

À côté des actes « blancs » de la Résistance et des actes « noirs » de la collaboration flottait une zone brumeuse où se croisaient des idées, des actes, des possibilités et impossibilités contradictoires. Je crois que c'était vrai de la majorité des gens.

Et je crois que Daniel Lagache a laissé à ses étudiants d'alors plutôt le souvenir d'initiateur à des idées et des techniques « mal vues » des autorités et qu'il a su dans la mesure du possible faire vivre la psychanalyse dans des orbes où elle n'avait pas droit de cité. Je crois que les idées et les valeurs de Daniel Lagache n'avaient rien de commun avec le pétainisme et la « Révolution nationale » et j'espère que ces instantanés d'époque peuvent en témoigner.

## Réponse d'Alejandro Dagfal

Dans la démarche historique, il arrive parfois que malgré toutes les précautions on puisse se tromper. Cette fois, c'était mon cas : je me suis trompé. Ce n'était pas la mère de Daniel Lagache qui était d'origine juive, mais sa première épouse. J'assume l'erreur et je m'en excuse. Mais cette confusion malheureuse, tout au début de mon travail, concernait un sujet qui n'y était pas développé davantage ; c'est pourquoi elle n'invalide en rien les quelques arguments qui y étaient avancés par la suite (et que l'on récapitule plus loin). Il est également vrai que *le ton* de l'article, coupé de son contexte (car, pour des raisons de place, j'ai dû le raccourcir de treize mille mots à près de sept mille), finit par être plus incisif que je ne l'aurais souhaité. Surtout en ce qui concerne la comparaison Lagache-Politzer, j'aurais pu présenter les mêmes faits autrement, avec moins de connotations. J'assume donc cet « excès de véhémence » qui ne fut pas compensé par d'autres éléments plus édifiants (qui faisaient toutefois partie de la version originale de l'article, où il y avait une vision d'ensemble). De la sorte, je comprends la réponse alarmée des quatre filles de Daniel Lagache. Qu'elles aient réagi ainsi, à partir de leur douleur, est légitime, et malgré le ton peu favorable de leur lettre, j'apprécie leur volonté de s'exposer à cet échange.

En revanche, que des psychanalystes aussi renommés que Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis se soient mis à me discréditer (en parlant de « fausseté perfide » et de « dénigrement ») sans vouloir même aborder les questions de fond qui sont traités dans mon travail, me semble regrettable. Une telle attitude me paraît relever plutôt du refoulement que de la quête de la vérité partagée par analystes et historiens. Je me demande si ces illustres messieurs auraient fait preuve du même entrain inquisiteur si je m'étais penché de manière tout aussi critique sur le parcours d'un personnage dont ils ne pouvaient pas réclamer l'héritage. J'en doute vraiment...

La vérité historique – comme la vérité en jeu dans une analyse – n'est pas une donnée évidente et immédiate. Elle est plutôt le fruit d'une construction subjective laborieuse, toujours inachevée et susceptible de multiples interprétations. Ainsi, pour chaque version de n'importe quelle histoire il pourrait y en avoir une autre. Par exemple, l'histoire hagiographique des « grands hommes », des « pionniers » de la psychanalyse et de la psychologie a déjà été écrite à plusieurs reprises. En revanche, il reste beaucoup à faire dans le domaine d'une histoire critique, qui ne situe pas les idées dans un univers purement idéal, mais dans leur contexte socio-

économique, culturel et politique. Est-ce que le cas de Daniel Lagache devrait échapper à cette façon de procéder ? Certainement pas.

Tous les hommes ont des côtés héroïques et des motivations moins nettes, bien que pour une grande partie des institutions il soit toujours plus commode de conserver l'image d'ancêtres immaculés que de favoriser le travail historique indépendant. Et c'est justement à cet égard que la tâche du chercheur devient aussi difficile que nécessaire. Alors, le désir de savoir et la passion pour la vérité, même avec des erreurs malheureuses, me semblent nous amener plus loin que la fausse objectivité et l'hommage interminable. Voilà pourquoi je préfère une histoire critique qui assume ses « jugements de valeur » (et qui les soumet au débat public) à une histoire obséquieuse qui ne cesse de les dissimuler. N'est-il pas temps que dans les champs de la psychanalyse et de la psychologie on regarde les faits historiques en face, sans avoir à se cacher derrière une prétendue « neutralité bienveillante » ?

En tout état de cause, je souhaite que, d'ici quelques années, les héritiers des analystes célèbres d'aujourd'hui aient envers les historiens de demain une attitude plus lucide que celle de la plupart de leurs aînés. En attendant, j'aimerais bien que l'on puisse se focaliser sur *le fond* des arguments avancés dans mon article, à savoir :

1. Universitaire moderne et laïque, Lagache écrit pourtant dans un organe vichyste en faisant allusion aux domaines ouverts à la psychologie par une « révolution nationale ».
2. Lagache enseigna dans un centre de formation d'orientateurs créé pendant l'Occupation et considéré comme stratégique pour étayer ladite « révolution nationale ».
3. Cela ne signifie nullement qu'il soit soudain devenu pétainiste, mais plutôt qu'il voulait poursuivre sa carrière professionnelle et bâtir son projet pour la psychologie, quitte à faire quelques concessions politiques et épistémologiques.
4. Lagache utilisa souvent les idées de la psychologie concrète conçue par Georges Politzer sans *jamais* le citer. N'a-t-on pas le droit de penser que le caractère intransigeant et la condition de résistant de ce dernier y étaient pour quelque chose ?
5. Après la guerre, en 1945, Lagache cite le paragraphe mentionné ci-dessus (en 1) en supprimant les traces de ladite « révolution nationale ». En outre, il critique durement les mêmes centres de formation dans lesquels il avait enseigné.

6. Il faut situer le *projet théorique* lagachien dans le contexte intellectuel de l'après-guerre, où même Lacan et Sartre, pendant une certaine période, étaient très ouverts aux idées venues de l'Angleterre et de l'Amérique.

7. Grâce au succès de son projet d'unité de la psychologie, dans les années 1950, Lagache s'installa comme le successeur de Janet.

8. Daniel Lagache fut aussi à l'origine de l'implantation institutionnelle de la psychanalyse à l'université, au prix de modifications conceptuelles profondes.

9. L'objet de la psychanalyse n'était plus l'inconscient mais la conduite. Néanmoins, la conception que Lagache avait de cette dernière était finalement plus proche de la tradition psychopathologique française que du béhaviorisme américain.

10. Si l'on a déjà montré que l'anecdote de « la peste » fonctionnait pour les lacaniens comme un mythe fondateur, il en va de même pour l'unité de la psychologie prônée par Daniel Lagache.

11. Après l'essor du structuralisme, on aurait pu penser que le projet de Lagache avait échoué. Néanmoins, il fut fondamental pour initier une tradition de psychologues-psychanalystes qui ne sont ni lacaniens ni expérimentalistes.

Tous ces arguments sont susceptibles d'être remis en cause respectant les règles du débat intellectuel, et il n'est pas nécessaire pour cela de me discrediter. Cependant, dans la réponse à mon article, on rejette ma démarche en entier, s'autorisant à dire qu'elle ne relève pas de l'histoire des idées. Outre cela, on fait nombre d'accusations gratuites, qui portent en général sur une mauvaise interprétation d'énoncés secondaires ou, carrément, sur des choses que je n'ai jamais dites ni même suggérées. Afin de ne pas être redondant, je ne m'attarderai que sur quelques-unes de ces affirmations.

On me reproche d'« accuser » Lagache de s'intéresser à la pensée germanique, comme si j'avais laissé entendre que ses intérêts intellectuels impliquaient des sentiments pronazis de sa part ! En tout cas, on aurait dû ajouter que j'étendais cette prétendue « accusation » à toute la psychiatrie dynamique française de l'époque... On me reproche aussi d'avoir « accusé » Lagache d'américanisme, tandis que j'ai consacré presque trois pages à montrer combien il était à cet égard – et à ce moment – aux côtés de Sartre et de Lacan, pour ne pas dire de toute une génération ! On affirme, finalement, que j'ai convoqué Georges Politzer comme un « fantôme *ad hoc* ». Ne voit-on pas qu'il fut le premier à concevoir une psychologie concrète étayée sur la psychanalyse, le béhaviorisme et la Gestalt-théorie ? Que Lagache se soit servi de ce projet, assez proche du

sien, sans jamais le mentionner, n'est-ce pas un problème à expliquer ? En tout cas, ce que j'ai vraiment dit est déjà assez dense pour qu'on ne perde pas de temps en discutant des arguments que je n'ai même pas esquissés.

Concernant Daniel Widlöcher, président actuel de l'IPA, on aurait pu attendre de lui que son commentaire fasse montre de l'attitude éclairée d'un Horacio Etchegoyen (l'un de ses prédécesseurs). Néanmoins, à propos du titre de l'un des sous-chapitres de mon travail, il m'impute « une perspective de linéarité que dément radicalement le simple examen des travaux de Daniel Lagache ». Le titre en question étant « De l'analyse de l'inconscient à l'analyse de la conduite », une simple lecture attentive de mon article aurait permis à Widlöcher de remarquer que si « linéarité » il y trouve, c'est justement parce que j'ai repris à *la lettre* le titre d'un travail présenté par Lagache en 1948 – au XI<sup>e</sup> Congrès international de psychologie –, où il décrivait le passage « de l'analyse de l'inconscient à l'analyse de la conduite » comme une évolution historique.

Quant à la « fausseté perfide » que m'attribue Pontalis pour avoir affirmé que Lagache, à la fin de sa carrière, « ne fit pas beaucoup pour aider ses propres disciples », ignore-t-il qu'en 1967 celui-ci s'adressa à Anna Freud pour se plaindre de ses « collaborateurs », qui, selon lui, entre autres choses, lui avaient dérobé le *Vocabulaire de la psychanalyse*, dont il avait été « l'Initiateur et le Maître d'œuvre <sup>2</sup> » ? Pontalis paraît avoir oublié également que son collègue Laplanche témoigna autrefois sur ce conflit auprès d'Élisabeth Roudinesco, tout en concluant que « Lagache était un grand professeur sans élèves. Quelque chose de dramatique <sup>3</sup> ». Faut-il lui rappeler aussi qu'en 1966 Lagache, pour sa propre succession à la Sorbonne, appuya la candidature d'Henri Faure, un psychiatre janetien, sans attendre que Laplanche ait soutenu sa thèse (de même qu'en 1963 il n'avait pas su soutenir Didier Anzieu contre Gilbert Simondon) ?

Pour finir, en ce qui concerne la période de l'Occupation, ce que Lagache *a écrit* est publié depuis longtemps, et il n'est plus besoin de le « démontrer » : il suffit de consulter les sources citées. Du reste, je ne suis pas le premier à y faire allusion <sup>4</sup>. *Pour quelles raisons* il a fait ce qu'il a fait reste cependant problématique, et je n'ai avancé à cet égard que quelques hypothèses. Quoi qu'il en soit, il est clair que le fait d'avoir salué la « révolution nationale » dans un organe vichyste ne fit pas de Lagache un colla-

2. Lettre du 14 décembre 1967. Correspondance de Daniel Lagache à Anna Freud, *Library of Congress, Washington, D.C., Sigmund Freud Collection, Papers of Anna Freud* (container, n° 60).

3. Voir É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France II (1925-1985)*, Paris, Fayard, 2<sup>e</sup> édition, 1994, p. 235.

4. Voir A. Ohayon, *L'impossible rencontre*, Éditions La Découverte, 1999, p. 253.

borateur du régime. Cela le plaçait toutefois – avec beaucoup d’autres – dans la « zone brumeuse » fort bien décrite dans le témoignage de Dominique Desanti, « où se croisaient des idées, des actes, des possibilités et impossibilités contradictoires ». Par rapport à cette région confuse et grisâtre, entre le blanc et le noir, l’historien a toujours la tâche d’apporter des éclaircissements, sans acharnement mais aussi sans complaisance.

## Réponse d'Élisabeth Roudinesco

Je remercie le comité de rédaction de la revue *Essaim* de m'avoir permis de répondre aux critiques qui ont été adressées à Alejandro Dagfal, à la suite de la publication de son article, « La psychanalyse à l'intérieur de la psychologie », qui a trait à l'itinéraire de Daniel Lagache et à quelques-unes de ses activités pendant la période de l'Occupation.

Je ne répondrai ici qu'aux arguments de Jean-Bertrand Pontalis et de Jean Laplanche qui me mettent en cause en tant que directeur de la thèse que Dagfal doit soutenir en 2003 dans le cadre de la formation doctorale « Sociétés occidentales » dépendant de l'UFR d'histoire de l'université de Paris VII. Cette thèse est intitulée : *La pensée française et la construction des discours psychologiques en Argentine dans les années soixante*. L'article publié par *Essaim* en est un extrait.

Depuis plus de dix ans, je dirige des thèses dans cette formation doctorale. Il s'agit là d'une expérience unique, puisque je suis la seule en France à délivrer un enseignement d'histoire de la psychanalyse en tant qu'*historienne*, et dans le cadre d'un département d'histoire où des étudiants de tous pays suivent mon séminaire, lequel est d'ailleurs rattaché, depuis deux ans, à une direction d'études de l'EPHE.

Diplômé de psychologie et titulaire de trois bourses, dont une octroyée par le gouvernement français au vu de ses compétences, Alejandro Dagfal a été formé en Argentine par le professeur Hugo Vezzetti, titulaire de la première chaire d'histoire de la psychologie de l'université de Buenos Aires. Il poursuit ses recherches sous ma direction depuis 1999 et a obtenu son DEA en 2000 après avoir réussi, en deux ans d'études complémentaires, à parler et à écrire correctement le français. Il s'agit donc d'un candidat qualifié.

Or, ni Laplanche ni Pontalis ne sont compétents pour juger de la qualité *historiographique* d'une thèse dont ils ne connaissent rien, puisqu'elle n'a pas encore été soutenue. Pontalis laisse entendre que la thèse de Dagfal – une *thèse*, dit-il – serait pire que son article et donc « inacceptable ». Soupçonner un candidat de préparer une thèse *inacceptable* revient à soupçonner l'université dont je fais partie de couvrir de son autorité une thèse dont la soutenance serait irrecevable, puisque son contenu serait inacceptable. Au nom de quoi Pontalis peut-il dénoncer le contenu d'une thèse sans l'avoir lue, au prétexte qu'elle ne serait pas conforme à la représentation qu'il se fait de l'histoire de la psychanalyse en France ? Que je sache, l'université républicaine est indépendante des sociétés psychanalytiques. En conséquence, les membres desdites sociétés, quelles que soient leurs

qualités cliniques et leurs œuvres, ne sont pas habilités à juger de ce que *doit être ou ne pas être* un enseignement délivré à l'université, fût-il celui de leur histoire, de leur doctrine, de leur corpus. Ni Pontalis, ni aucun psychanalyste ne saurait se prétendre le propriétaire exclusif de l'œuvre de Freud ou de l'histoire de sa doctrine.

J'ajouterai que dans l'université française les seules thèses que l'on juge aujourd'hui *inacceptables quant à leur contenu* – c'est-à-dire *a priori* impossibles à soutenir devant un jury d'historiens – sont celles dites « négationnistes », qui nient explicitement l'existence des chambres à gaz. Pontalis mesure-t-il la gravité de son accusation quand il émet un tel jugement ?

Jean Laplanche, qui a autrefois dirigé des travaux de recherche dans un département rattaché à la même université que la mienne, affirme de son côté qu'une thèse, je cite, « implique à mon sens une sympathie de départ pour la personne dont on parle ». Si l'on devait adopter une méthodologie aussi fantaisiste, cela voudrait dire que l'histoire du nazisme ne pourrait être écrite que par des sympathisants d'Hitler et celle de Vichy que par des suppôts du maréchal Pétain. Au-delà d'une telle absurdité, ce jugement nous en dit long sur la conception « laplancheienne » de l'histoire de la psychanalyse : elle doit être pieuse, militante et placée sous la haute surveillance de témoins autoproclamés. L'histoire telle que je l'enseigne s'écrit aujourd'hui à l'écart des écoles psychanalytiques. Non pas *contre* elles ou *pour* elles, mais à distance de toute emprise.

Un mot encore : il va de soi que l'on peut être à la fois psychanalyste, membre d'une école et historien, et qu'il est tout à fait légitime d'introduire la dimension de l'interprétation freudienne dans le travail de l'histoire et dans celui de l'archive. Encore faut-il pour y réussir avoir su effectuer le passage de l'une à l'autre discipline, à travers une épreuve que d'aucuns appellent *ego-histoire*. Elle suppose l'exercice périlleux d'une dépossession de soi qui ressemble sur bien des points à une analyse interminable. Or, je ne trouve nulle trace de cette humilité, nécessaire à l'histoire et à la psychanalyse, dans les propos qui ont été jetés au visage d'un jeune historien par des notables de la psychanalyse dont la suffisance paraît bien peu compatible avec la recherche de la vérité.